

Dissociation/Décentration

Pierre-André Dupuis

Au cours de la réunion du GREX le 13 juin 2014, une discussion est revenue sur le choix des termes de "dissociation" ou de "décentration", à la suite des articles de Jean-Pierre Ancillotti, Frédéric Borne et Eric Maillard, puis de celui de Jean-Pierre Ancillotti, parus dans le n°103 d' *Expliciter* (pp. 2-22). Dans le même numéro, Pierre a abordé lui aussi la question des dénominations (p.55) et indiqué que les termes de "dissocié" (pour désigner le résultat de la "scission", qui est "une opération fondatrice et constitutive de la conscience") et de "dissociation" (pour désigner l' "opération" qui aboutit à ce résultat) ouvraient à un "sens théorique décisif et ample", sous-jacent à la "pratique des dissociés".

Pour ma part, j'ai avancé quelques arguments pour que "décentration" (qui a bien sûr sa légitimité) ne remplace pas "dissociation". La préférence lexicale enveloppe ici, en effet, des enjeux relatifs à ce qu'on peut penser du "monde intérieur" (qui, pour Pierre, "n'a pas de spatialité", - cf. *ib.*, p.55). Voici ce qui me semble plaider en faveur de "dissociation":

1) La connotation du terme de "dissociation" n'est pas forcément péjorative (perte de cohésion interne). Ce terme peut être aussi associé à : distinction, différenciation, fragmentation, analyse, disjonction (cf. la "synthèse disjonctive" de Deleuze dans *L'Anti-Oedipe*, qui est inclusive et non-limitative: elle "affirme les termes disjoints, les affirme à travers toute leur distance, *sans limiter l'un par l'autre ni exclure l'autre de l'un*", - p.90). On peut aussi penser à cette "division multiplicative" que l'on trouve, depuis la division cellulaire, jusqu'aux expériences de l'amour : "Nos âmes se rencontraient, se multipliaient : il en naissait une de chacun de nos baisers" (Vincent Denon, *Point de lendemain*).

2) "Décentration" est un terme piagétien lié au constructivisme, mais il appelle presque automatiquement - comme on le voit par exemple lorsqu'on travaille sur l'implication - celui de "distanciation" (les deux mots sont associés p.19, mais aussi par Nadine, p. 26). Mais "décentration" et "distanciation" ne sont pas les mêmes "gestes" ("changer d'angle", c'est différent de "prendre du recul"). Or "dissociation" est neutre par rapport à cela. C'est un terme plus englobant.

Si l'on élargit le sens du constructivisme, pour mieux comprendre ce qu'est une "complexité organisante" (Jean-Louis Le Moigne), l'approche est plutôt spiralaire, et la scission ce qui rend possibles aussi bien le dédoublement que le redoublement. Par exemple, la connaissance se construit récursivement : non seulement ce qu'il y a à connaître et le sujet connaissant se modifient et s'enrichissent réciproquement, mais il existe une propriété tanscendandale de "réflexivité" qui (dirions-nous peut-être) est la condition fondamentale à la fois du "réfléchissement" (et plus généralement des "reprises" de la sémiologie) et de la "réflexion" ("retour" sur).

3) La "décentration" oblige à comprendre la "réintégration" des parties du moi comme une "recentration". Or c'est loin d'être toujours le cas : on peut par exemple avoir une réintégration à partir d'un "contenant", ou d'une "marge" (un peu comme on dit que "la marge tient la

page"), ou encore du "trait" de la diagonale d'une flèche comme celle qui, peut-être, d'un cycle de vie à l'autre, traverse les différents âges, etc.

4) Tout en étant compatible avec le constructivisme, la psychophénoménologie est plus spontanément ouverte à la découverte de "couches", d' "univers" de conscience, à ce qu'on ne construit pas vraiment mais simplement contemple, etc.

Il est donc possible, et très acceptable en psychophénoménologie, que plusieurs univers s'interpénètrent (cf. l'exemple même du premier article, où le *réel* évoqué est le point de départ d'un *rêve* où interfère le monde *imaginaire* de Kaamelott, etc. - p. 11).

Pour l'instant, c'est comme cela que je comprends l'indication selon laquelle "le monde intérieur n'a pas de spatialité" (p.55) : l'espace - si l'on garde tout de même provisoirement ce terme - n'est de toute façon pas une surface (un plan sur lequel on ferait varier des angles) mais un volume, ou plutôt des volumes. Ces volumes ne sont pas seulement des "mondes clos" mais aussi des "univers infinis", pour reprendre la célèbre distinction de Koyré. Et ce ne sont que des images...

5) Le choix de mots est en congruence avec le "style cognitif" de l'accompagnateur et sans doute ses options fondamentales (mais ici il ne faut pas restreindre les "effets perlocutoires" aux mots, car ils incluent aussi les phrases; en revanche il faut supposer que la question de ces effets ne se pose pas seulement pour A mais aussi pour B). Dans une perspective constructiviste de "recadrage", dans une démarche thérapeutique ou de modification de la représentation d'une situation-problème, dans une analyse de pratique orientée vers l'aide au changement (p.28), cela peut se comprendre. Mais l'*enrichissement* de premières perceptions ou de premières représentations peut conduire aussi à ces transformations. En outre, certains dissociés apportent des *conseils*.

J'ajouterais que :

1) La dissociation est compatible avec le "lâcher-prise" et n'impose rien. Il y a beaucoup de conditions d'acceptation des dissociés par A, de vérifications, de tâtonnements. B n'impose pas mais suggère, etc.

2) Il y a une confusion (c'est le cas aussi chez Yves Clot) lorsqu'on croit que le "point de vue en première personne", c'est la même chose que l "étude de la conscience isolée" (p.21). On peut très bien accéder en première personne à l'étude d'une conscience qui n'est pas isolée du tout!

3) Sur la conclusion (p.21-22) : c'est de Pierre que j'ai appris que l'on était au moins en partie responsable, même en cas de rupture, de l'état dans lequel on laisse celui avec lequel (ou de celle avec laquelle) on avait été en relation.

Mais, bien sûr, la discussion n'est pas close!